

DES SAVOIRS EN ABONDANCE

Par Michel Serres de l'Académie Française.

Le don et l'enseignement.

Je tiens à la main une croix que j'offrirai tout à l'heure à Claire Héber-Suffrin qui l'a bien méritée, je vais dire pourquoi. Souffrez, chère amie, qu'avant de le faire, nous réfléchissions ensemble sur cet acte. Vous n'avez pas encore cet objet, je le détiens ; quand je vous l'aurais donné, je ne l'aurai plus. Voilà ce qu'il en est du don : le déséquilibre demeure, mais il change de sens. Qui donne perd, qui n'avait pas gagné ; l'un perd quand l'autre gagne et l'un gagne quand l'autre perd. Ce jeu est dit à somme nulle.

Supposons, maintenant, qu'il ne s'agisse pas de la croix ni d'un bien quelconque mais d'un savoir, tour de main, expérience, comptage, théorème ou poème. Dans un premier temps, tel connaît l'astuce ou le texte et rencontre un voisin qui ne les connaît pas. Supposons alors que celui-là le donne à celui-ci, je veux dire que le second apprenne de lui les mots ou le geste. Ce jeu n'est plus à somme nulle parce que l'enseigné acquiert quelque chose que l'enseignant ne perd pas pour autant ; mieux encore, il est probable que celui qui le donne en le gardant, le clarifie et le vivifie en lui en l'expliquant. Dans ce nouvel échange, les deux gagnent en même temps.

Quelque chose de proprement miraculeux vient de se passer : le don crée de la valeur, puisque celui qui acquiert n'appauvrit pas celui qui donne et que le donateur s'enrichit de donner.

L'échange réciproque.

Passons maintenant du don à l'échange. L'échange se résume dans le proverbe populaire selon lequel nul ne peut avoir le beurre et l'argent du beurre. Dans un premier temps, tel possède un bien et l'autre de la monnaie ; après transaction, le liquide change de poche et la motte change de main. On dit de nouveau ce jeu à somme nulle. On peut

même dire que rien ne s'y passe sauf la répétition d'un même équilibre sur une balance dont on a seulement changé la place des deux plateaux. Cette nullité, cette absence d'événement fonde le commerce et la civilisation de l'argent, eux-mêmes fondés sur la rareté : si le premier donne du beurre, en effet, il ne l'a plus ; si le second cède l'argent, en effet, il ne l'a plus. Quand l'un perd, l'autre gagne ; mais par l'échange, chacun ne gagne que ce que l'autre perd ; d'où le nouveau jeu à somme nulle.

Or l'échange de savoirs, comme je l'ai dit pour le don, enrichit les deux parties. Chacun acquiert le beurre et l'argent du beurre : oui, on peut avoir les deux à la fois, à condition que le beurre se change en savoir. Dans un autre cadre, on appela jadis ce miracle transsubstantiation. Voilà pourquoi l'enseignement se fonde sur un circuit dont la loi fondamentale contredit les lois ordinaires de l'échange marchand. L'École et la Société ne fonctionnent pas sur les mêmes lois. Contrairement aux dires usuels, seule la première, gratuite, produit la seconde, chère, qui fonctionne sur des jeux à somme nulle et répète les lois mécaniques de la nature : équilibre et constance des forces.

Seul l'échange du savoir contredit le second principe de la thermodynamique auquel obéit aussi l'économie, laquelle, aux bilans les plus généraux, se trouve non seulement être improductive, mais est même génératrice d'entropie. La seule valeur qui s'y ajoute est le savoir. D'un côté, bilans et coûts, de l'autre, croissance et gratuité ; l'a-t-on jamais remarqué ?

L'échange réciproque des savoirs.

Supposons, maintenant, l'échange réciproque. Il arrive, en effet, que celui qui enseigne jouisse d'une certaine supériorité sur celui qui ne sait pas. Cela, hélas, arrive, quand on définit la culture de manière erronée. Car voici sa définition vraie : la culture permet à la personne cultivée de n'écraser personne sous le poids de sa culture. Hélas, il n'en est pas toujours ainsi : tout administrateur sait, par exemple, que l'information est le fondement du pouvoir, ce pourquoi il ne la donne pas ; il y perdrait sa seule puissance.

A nouveau, pour éviter cette inégalité, il suffit de transformer l'échange en échange réciproque. Tel aura le beurre et tel autre l'argent du beurre. Et l'ignorant, que devient-il ? Ou plutôt, qu'a-t-il au départ, dans cette relation d'échange ? Il suffit en fait,

pour y établir l'équilibre, de supposer que toute personne a quelque chose à enseigner, y compris celles que la société considère comme les plus démunies. « Nul n'est ignorant » : voilà une devise qui vaut bien le « nul n'est méchant volontairement » qui, depuis au moins trois millénaires, fait la gloire de Platon.

Mais Platon disait déjà des enfants et des esclaves qu'ils savaient en surabondance, mais qu'ils ne s'en souvenaient pas. Tout homme sait, chacun peut donc enseigner. Du coup l'échange de savoir ne se fait plus à sens unique, mais à deux partenaires au moins. Chacun est l'enseignant et l'enseigné de l'autre. Alors, prenant encore plus de distance avec l'échange ordinaire, les deux partenaires gagnent dans la transaction et cela multiplie, au minimum par deux, les bénéfices du don. Chacun gagne le beurre de l'autre et garde le sien propre, chacun garde l'argent de l'autre et garde le sien propre. Nouveau miracle. Voici constituée une corne d'abondance inépuisable, où, par l'effet de cette relation particulière, l'information s'accroît.

Le réseau

Pourquoi, enfin, ne pas étendre, de proche en proche, les vertus miracles de cette corne ?

Deux notions me paraissent ici décisives. La première, assez ancienne, peut se nommer « proximité ». Les techniques de la communication, en équilibre instable, donnent souvent des résultats paradoxaux : inventé pour parler de un à plusieurs, le téléphone devint vite le moyen le plus utilisé, de proche en proche, pour parler d'une personne à une autre, en privé ; inversement, la radiophonie, inventée à l'origine pour des communications interpersonnelles, devint assez vite le principal média public. Cela prouve qu'il n'y a pas de fatalité de la technique et que les utilisateurs peuvent en faire ce qu'ils désirent. Nous venons de traverser une époque où la morale de l'engagement, lancée à grand bruit sur des médias publics, permit à bien des intellectuels, devenus citoyens du monde, d'intervenir sur la planète entière. J'en connus même, et non des moindres, qui prêchaient, au loin, l'égalité, en se montrant de parfaits tyrans dans leur voisinage. Pour éviter la fureur, l'enflure, et la gloire, l'éthique et l'engagement authentique, eux, se propagent ou se prolongent en continu, de proche en proche, sans faire de bruit, dans des configurations "un-un". L'enrichissement progressif de la corne

d'abondance des échanges se fait alors de proximité en proximité. Depuis deux millénaires, voilà ce qu'on appelle la morale du prochain.

La deuxième notion, toute contemporaine, dessine la configuration du réseau. Dans ce treillis, ce filet, ce tissu entrelacé, plusieurs fils, noués, mêlés, se chevauchent et peuvent conduire d'un point à un autre par la route que l'on veut. Les vieilles méthodes ne connaissent qu'un chemin, le plus droit, disait Descartes. La nouvelle, se riant des anciennes, se moque bien des chemins, tant il y en a. On en aurait presque trop : on s'en plaint même aujourd'hui.

J'ai tout à l'heure évoqué la nature, à propos de l'échange. En effet, le modèle, alors, se déplaçait de la mécanique et de la physique vers l'équilibre des échanges économiques. Ici, avec le réseau, nous passons au vivant. Notre organisme se construit en réseau, nos tissus répètent cette configuration, notre système nerveux encore plus. En cas de panne, je veux dire de maladie, en cas de coupure de courant sur un chemin, le réseau fournit autant de routes vicariantes que l'on veut. Ainsi la vie résiste à mille accidents dont, parfois, nous ne nous apercevons même pas. S'il n'y avait qu'un chemin, nous serions vite morts. Nous devons notre survie à la forme du réseau.

Les raisonnements des militaires pour créer ce qui est devenu l'Internet, se fondaient sur le même principe : quelle est la forme qui survit aux pires accidents ? Réponse : le réseau. Qu'une bombe atomique fasse ici un trou, l'information passera par là, voilà tout. La vie est un réseau, le réseau est vivant. Voilà pour les fils et les chemins. Mais voici maintenant l'important : le centre.

Nous ne nous rendons pas compte à quel point nous avons vécu et pensé, jusqu'à ce jour, dans des sociétés de concentration, dont les camps ne furent que les figures ignominieuses et fortes : concentrations de richesse dans le capital, de personnes dans les villes, de pouvoirs en une personne, de savoirs sur les campus, de livres dans les librairies, de plus en plus de volumes possibles, dans les tours de la Très Grande Bibliothèque, avec trois majuscules, et puis aussi, dans le cognitif, de signes sur une page, de concepts dans nos entendements.

Or, décentré au contraire, souple, métastable, distribué, le réseau a autant de centres que de carrefours, exactement autant que l'on veut, tout autant que de chemins. Dès lors, finie la hiérarchie des centres. Finie la concentration, notre modèle de vie et de pensée. Si nous pensions en réseau, nous deviendrions, ô merveille, de vrais démocrates. Mais nous ne rêvons qu'à Washington, à l'Élysée, au présentateur de télé, au ministre, au prix Nobel et aux meilleurs, loués dans les listes d'excellence. Drogués, pis, hébétés de hiérarchie, nous sommes comme les mâles babouins qui gesticulent et jacassent dans les lianes de la jungle. Nous ne sommes pas encore devenus des hommes. Le réseau va nous y aider.

Les réseaux d'échanges de savoirs

Je vous entends protester : vous n'avez pas encore parlé de Claire Héber-Suffrin, l'héroïne de la soirée.

Pardon, mais je n'ai parlé que d'elle, en tentant de dégager les idées majeures de son œuvre. Comme tout le monde ici connaît la personne et ses exploits, je prononce l'éloge des notions qui les sous-tendent et des conséquences qui s'ensuivent ?

Je n'ai parlé que d'elle puisque, après avoir pratiqué le don au-delà de toute expression, elle inventa l'échange proximal des savoirs, puis leur échange réciproque, et enfin les réseaux d'échanges réciproques de savoirs, d'abord locaux, ici même, puis, de proche en proche, nationaux et internationaux, sans y placer de centre principal.

Ainsi, et en sous-œuvre comme on dit chez les architectes, elle annonce cet homme égalitaire, qui se moque des centres, pense en réseau et agit en proximité. Elle promeut, du même coup, cette culture nouvelle, cette démocratie enfin possible, bref, ce monde qui vient. Elle les a pressentis, elle contribue à les faire naître, elle les a même parfois inventés de toutes pièces.

Par elle, le savoir, reconsidéré dans sa nature et ses fonctions sociales, loin de se reproduire, produit du nouveau. Ceux que la société considère comme des ignorants passent au rang d'experts en leur genre propre. Les institutions chargées d'enseigner, trop concentrées, devront se décentrer. La hiérarchie s'efface et laisse place à la proximité.

Les centres se dispersent dans un espace qui ne ressemble plus à la forêt primitive où l'homme est un loup pour l'homme. Vous le voyez, dans les fondations de son œuvre, le monde entier change.

Il y a des moments dans l'histoire où tout bascule : techniques de transmission, statut des savoirs, idées, société, politique, morale... Peu de gens voient la rupture lorsqu'elle s'ouvre ; elle est déjà trop immense. Quelques-uns pourtant la perçoivent : des hommes et des femmes qui, par leur puissance conceptuelle ou leur action révolutionnaire, accompagnent ou précèdent le monde qui vient. Nous entendons partout parler de déclin ; je chante au contraire cette renaissance, dont Claire Héber-Suffrin annonce, avec quelques autres, l'advenue.

Il y avait deux ou trois choses importantes à faire dans les années où j'ai vécu, pas beaucoup plus, mais décisives. Claire Héber-Suffrin les a faites. Elle fut à la peine, il est temps qu'elle soit à l'honneur.

Un mot supplémentaire avant de prononcer les formules rituelles. Une bataille mémorable fut récemment livrée à l'Académie Française, la divisant en deux clans ardemment opposés : celui qui était en faveur de la féminisation des titres et ceux qui ne pouvaient la supporter. Je regrette d'avoir à dire en public que le premier parti ne se composait que de votre serviteur : je fus battu par l'unanimité des voix moins une, contre une, la mienne. Ayant ainsi évoqué ma déroute, je veux réagir et profiter de la cérémonie d'aujourd'hui pour utiliser pour la première fois dans l'histoire le titre de « chevalière » en faveur de celle qui accomplit de si grandes nouveautés dans l'histoire. Elle mérite un titre inédit.

Ainsi, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons chevalière de la Légion d'Honneur. »

Michel Serres

Evry, le 14 avril 1999